LA
FIN DU MONDE

PAR

UN TEMOIN OCULAIRE

P.-P. PARADIS

CHICOUTIMI
Imp. " Progrès du Saguenay "

1895

LA
FIN DU MONDE

PAR

UN TEMOIN OCULAIRE

P.-P. PARADIS

CHICOUTIMI
Imp. " Progrès du Saguenay "

1895

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/lafindumondeparu00para

LA FIN DU MONDE

PAR

UN TEMOIN OCULAIRE

PROLOGUE

Lecteurs, en vous servant ce poême indigeste
Je ne m'attarde pas par un long manifeste
A quêter à genoux votre indulgent pardon :
Je n'écris pas pour ceux à qui le sort est bon,
Mais pour tous ceux à qui la vie est un supplice :
En abrégeant leurs jours je leur rends un service.
Ainsi, pas de critique. Il faut que vous sachiez
Que je n'écrirais plus, si vous me reprochiez
Un style abominable, un vers dur et difforme
Qui pèche par le fond ainsi que par la forme,
Ou si vous prétendiez que le banissement

Peut seul d'un tel forfait me punir dignement.
Ma muse, je l'admets est loin d'être élégante ;
Cependant, mon humeur sera très arrogante
Si le critique veut exterminer mes vers :
J'ôte et tourne, en ce cas, mon capot à l'envers
Et je me fais maçon quoique déjà sur l'âge.
En crépissant des murs, étage après étage,
J atteindrai les sommets et l'immortalité,
Narguant là le critique et sa sévérité ;
Et poursuivant là-haut le cours de mes conquêtes
Je m'empare à l'instant des vents et des tempêtes
Pour les lancer sur vous, critiques entêtés,
Ennemis indiscrets des médiocrités.
Ne m'infligez donc pas de pareilles défaites.
Ah ! si vous compreniez tout le mal que vous faites
En brisant un auteur qui fait ses premiers sauts
Pour enfourcher Pégase avec ses oripeaux !
Je le sais, je ne suis qu'un rustique poëte ;
Ma lyre est paysanne, et son habit de fête
D'étoffe du pays teint de sombres couleurs
Attire la critique et non pas les flatteurs.

FIN DU PROLOGUE

LA FIN DU MONDE

C'était par une nuit où d horribles éclairs,
Sillonnant le ciel noir, déchiraient les ténèbres.
J'allais seul cheminant, quand soudain dans les airs
Je crus ouïr tout près d'étranges bruits funèbres.

*

Est-ce une illusion ? ou serait-ce un cyclone ?
Me dis-je, croyant voir une noire colonne
S'avançant sous l'éclair.
Le vent siffle soudain, la poussière m'aveugle ;
L'affreux nuage crève ; une trombe qui beugle
Me lance droit dans l'air.

*

La singulière trombe, en semant des désastres,,
Dans un noir tourbillon m'enleva dans les astres

En des mondes vieillis.
J'y vis, m'en croira-t-on l'horrible fin du monde
Avec son ciel de sang. Ah ! quelle horreur profonde
Quels sanglots et quels cris !

*

" C'est un rêve, dit-on : cela n'est pas croyable ;
" Car tout sera détruit en ce jour effroyable,
" Et vous êtes vivant.
" Dans les astres peut-on voir un monde qui tombe ?
Il n'existe là-haut nul berceau, nulle tombe ;
" C'est un rêve effrayant. '

*

Hélas ! peut-on rêver quand sur soi le ciel croule :
Le songe aime le calme et non le flot qui roule.
Rêver sous de tels bruits !
Puisqu'on croit qu'en Venus il existe des mondes,
Ces mondes par la mort, mort aux ailes immondes,
Pourraient être détruits.

*

La distance à Vénus est incommensurable.
Jamais je n'eusse pu voir l'étoile admirable
Sans l'électricité.
Parvenu sur la nue un courant électrique

Donna de tels élans au tourbillon magique
Qu'en l'astre il m'a porté.

*

Oh ! je respire encor, mais je suis presque chauve
J'ai le cerveau brisé, comme si quelque fauve
En eut fait des lambeaux.
Si sans parler je vais dormir au cimetière,
Qui pourra dérober au secret de ma bière
Ces récits tout nouveaux.

*

Ce fait encore un coup est extraordinaire ;
Pourtant j'aime bien mieux en parler que me taire
Et soulager mon cœur.
Si chaque homme une fois doit prendre la parole,
Pourquoi vous conterais-je une histoire frivole
Un récit sans couleur.
Non, Vénus ne fut pas une planète vaine.
Son sein a pu nourrir une nature humaine,
Des hommes comme nous.
Ce fut un univers avec des monts, des plaines ;
De temples, de palais ses villes étaient pleines,
Et d'arbres aux fruits doux.

*

Quand je pense en mon cœur à son heure dernière

Je frémis malgré moi d'horreur involontaire
Et je verse des pleurs
Je tremble au souvenir de cette fin terrible :
En faire un plein récit, hélas ! est impossible :
J'abrège ces horreurs.

*

Le temps allait finir sa course séculaire.
La sombre éternité, s'avançait sans mystère,
Et sous sa brise, hélas ! frissonnait l'univers
Comme un duvet d'oiseau sous le vent des hivers.
Déjà la fin des temps, ce spectre au front livide,
S'abattait sur Vénus comme une hyène avide,
Et noyait sa beauté dans son sang et ses pleurs.
Que n ai-je pu mourir avant tous ses malheurs.
Fatalement jeté par cette trombe étrange
Sur cet astre brillant, un bonheur sans mêlange
Berça d'abord mes jours les couronnant de fleurs.
Quel ne fut pas mon trouble en voyant ces horreurs !
Oh ! fin des temps, disais-je, éloigne tes ruines,
Tes effrois sans pitié, tes guerres intestines,
Eloigne, éloigne-toi : car j'ai peur du trépas ;
Epargne au moins Vénus où j'ai fixé mes pas.
Elle était inflexible, et déjà sur les mondes
Dieu gravait son empire en des lettres profondes
Que tout l'eau de la mer ne pouvait effacer.

*

Hélas ! la fin des temps venait de commencer :
Ce n'étaient que malheurs et que guerres sanglantes.
Ainsi qu'on voit des mers les vagues mugissantes
Qui s'enflent sous les vents ; tel l'orgueil des esprits
Sur le monde semait d'innombrables débris.
Le soleil obscurci n'éclairait la nature
Que par des jets sanglants rougissant la verdure ;
Des tonnerres affreux, d'horribles tremblements
Faisaient sécher d effroi tous les êtres vivants.
Hélas ! ces jours tout pleins d'horreurs inénarrables
Qui devaient châtier les humains si coupables,
Succédaient à des jours si brillants et si beaux
Que le monde ébloui croyait que les flambeaux
Des premiers jours du monde éclairaient la nature,
Quand dans l'Eden si beau Dieu mit sa créature.
Avant d'attrister tout de ses derniers reflets
L'astre du jour voulait briller comme jamais :
Et tout resplendissait, les bois et les prairies,
Et jusqu'aux croix de bois sur les tombes flétries.
Ce contraste allait rendre, hélas ! bien plus affreux
Les malheurs qui devaient suivre ces jours heureux.
Le monde, avant d'entrer dans les jours de colère,
S'enivrait de plaisir et d'amour éphémère
Sans nul pressentiment des suprêmes malheurs.
Prêt du gouffre voilant ses flots dévasteurs
L'abondance étalait sa gerbe si féconde
Dans l'arôme des fleurs et d'une paix profonde.

Rien ne venait voiler l'éclatant horizon.
Les plaisirs les plus doux doraient chaque saison ;
Tout respirait l'amour sur cette étoile blonde :
Le ciel semblait chanter pour endormir le monde
Comme à Noël jadis cet immortel duo
Chanté de siècle en siècle autour du saint berceau.
(" Car sur Vénus, un jour comme sur notre terre,
" Le Verbe se fit homme, ineffaçable mystère
" Comme ici bas, là haut il connut les douleurs
" Et versa tout son sang pour sauver les pécheurs.")
Et le vent pacifié retenait son haleine
Pour combler les souhaits de cette paix humaine.
Plus de guerre là-haut entre les éléments ;
Plus d'éclairs, plus de vents, plus de flots écumants.
Quelquefois seulement une légère ondée
Rafraîchissait les fleurs, la moisson fécondée.
Alors le ciel prenait un merveilleux décor :
Le soleil y roulait comme une boule d'or ;
Et ses rayons semblaient semer des perles fines
Partout où l'on voyait s'étendre les bruines
Ce spectacle à la fois si splendide et si grand
M'a jeté bien des fois dans le ravissement.
" O beau ciel azuré de Vénus endormie,
" Te voir et puis mourir ! Oh ! tombe mon amie
" Tu ne te doutais pas dans ta folle fureur
" Que tu me conduisais dans l'astre du bonheur.
" Que ce ciel est brillant que ces roses sont belles

« Les roses d'ici bas sont laides auprès d'elles
« Tes jardins, tes palais, tes temples sans rival,
« Tes fêtes, tout m'enivre....Oh ! divin carnaval
« Ne cesse donc jamais ! dore ma destinée ;
« Vivre un siècle en ton sein me paraît qu'une année."
Ainsi je m'exclamais dans ma folle candeur
Quand soudain s'entrouvrit le gouffre du malheur.

*

Dans un bourg peu peuplé, près d'un rivage sombre
Vivait un solitaire. On vénérait son ombre !
Tous ceux qui l'approchaient le craignaient comme un dieu.
Cette homme paraissait austère et studieux.
Il avait le port noble, une haute stature ;
Ses cheveux descendaient plus bas que sa ceinture ;
Et son œil qui flambait sous un sourcil vouté
N'ôtait rien à sa grande et sauvage beauté.
Sa démarche était grave et son air vénérable.
On le croyait prophète et presqu'invulnérable.
Hypocrite au début, prestidigitateur,
Il charmait les humains par cet art enchanteur.
Mais il avait pour Dieu cette haine implacable
Qui fait bondir Satan dans son antre effroyable.
En parlant de Jésus, l'affreux blasphémateur
Disait : « Cet homme là fut un grand imposteur ;
« Il faut tuer son culte, abattre cette fée

" Qu'on appel'e l'Eglise, et la mettre en fumée."
Bientôt, laissant son bourg, il courut les cités.
Les peuples pour le voir venaient de tous côtés.
Son aspect, ses discours, ses faciles maximes,
Ses miracles surtout, faisaient tant de victimes,
Que bientôt, de partout, de l'aurore au couchant,
Des nuages d'erreurs montèrent lentement
Vers le ciel où toujours l'astre du jour s'allume :
Comme on voit quelquefois une trompeuse brume
Cacher aux voyageurs le but de leur chemin
Ou perdre en des récifs le vaisseau du marin.
En vain l'on vit des rois défendre l'évangile :
Rien n'arrêta l'élan de ce trompeur habile.
Son règne s'étendit comme un nuage noir
Quand un sombre ouragan éclate sur le soir
Et déchaîne les vents et l'éclair et la foudre :
Les temples renversés, leurs murs réduits en poudre,
Les rochers démolis, les arbres en éclats
Font songer aux débris qui suivent les combats.
Telle sur l'univers fut sa marche sanglante.
Sa fureur satanique, et son âme méchante
Bannissaient de partout l'amour du Créateur,
Et les peuples ingrats reniaient leur Sauveur.
Comme à Jérusalem, quand jadis les ténèbres
Etendirent au loin leurs voiles si funèbres,
On vit le peuple juif en son aveuglement

Préférer Barabbas au Roi du firmament,
De même dans ces jours les peuples en démence
Criaient : voilà notre homme ; honni qui mal y pense.
Hélas ! moi-même alors par crainte et sot esprit
Je préférais cet homme, et c'était l'antéchrist.

*

Le temps s'assombrissait au souffle du vampire
Qui retenait Vénus alors sous son empire ;
Le soleil en son orbe éteignait ses rayons,
Et ne mûrissait plus les utiles moissons.
Alors se produisit une crise profonde.
La famine étendit son aile aride, immonde
En bien des lieux divers. Des femmes, des vieillards,
Assiégeant les dépôts, tombaient sous les poignards
D'agents salariés pour défendre les vivres
Et qui frappaient, hélas ! sans remords, étant ivres.
La guerre était partout ; la désolation,
L'anxiété, planaient sur chaque nation.
On entendait partout des plaintes menaçantes.
La faim faisaient pleurer dans leurs couches berçantes
Les tout petits enfants dans leurs langes pressés
Qui ne pouvaient trouver aux seins stérilisés
Le lait des premiers mois, leur seule nourriture.
Le crime s'étendait sur toute la nature ;
Le pillage et le meurtre, et toutes les horreurs

Se donnèrent la main dans ces jours pleins d'erreurs.
La discorde règnait dans toutes les familles.
Les prêtres, poursuivis par un peuple en guenilles
Qui craignait d'être esclave et se faisait tyran,
Furent partout proscrits dans l'espace d'un an.
Oh malédiction ; cette étoile si blonde,
Naguère si brillante, était un astre immonde,
Un enfer suspendu dans le centre des airs,
Où seul régnait le crime avec ses maux divers.

*

O toi ! divinité, maîtresse des tempêtes,
Etre mystérieux qui plane sur nos têtes,
Guide moi, je t'implore en ce récit plaintif.
Sur la mer où je vogue, hélas ! plus d'un récif
Peut briser ma nacelle et flétrir ma mémoire ;
Guide moi vers le port : je chanterai ta gloire
Partout où sous les cieux le soleil aura lui.
A toi divinité, je me livre aujourd'hui ;
Je soumets mon esprit à ton esprit céleste.
Que ton souffle m'anime, et qu'il se manifeste
Dans le sombre récit de ces calamités
Pour mieux nous convertir de nos iniquités.

*

Septembre avait jauni les côteaux et les plaines

Pour la dernière fois. Car depuis des semaines
Le firmament était en ébulition.
Des cyclones affreux détruisaient la moisson ;
L'atmosphère avait pris une teinte plus rouge.
Le riche en son palais, l'indigent dans son bouge
Interrogeaient le ciel avec anxiété.
Ces ouragans affreux, ce ciel ensanglanté ;
Le grondement des mers ; la rumeur singulière
Qu'on entendait parfois dans chaque cimetière
Remplissaient les humains de terreur et d'effroi.
Il était vraiment propre à jeter dans l'émoi,
Ce murmure confus, ce grand bruit d'outre tombe !
Sous le gazon qui tremble et s'élève et retombe
Sur le funèbre lit, tombeau des nations,
On eût dit le réveil des générations.
Tout annonçait, hélas ! les derniers jours du monde.
Les peuples cependant sur ce volcan qui gronde
Bâtissaient des cités et des chemins de fer,
Essayant de jouir encore en cet enfer,
Et noyant leur effroi dans le sein de l'ivresse.
Mais voici qu'arrivait le grand jour de détresse
Où dans l'éternité tout allait s'engloutir
Comme en un grand naufrage où l'on voit tout périr.

*

Ce fut un vendredi : Non jamais ma mémoire,

Même au fond d'un abîme, au centre de la terre
N'en perdra plus jamais l'horrible souvenir.
La veille de ce jour où tout devait finir,
Un ami célébrait de tristes fiançailles.
Les noces de ce temps semblaient des funérailles,
Tant les malheurs planant sur le monde attristé
Assombrissaient les fronts sous l'apre anxiété.
Nul prêtre en ce temps là pour bénir l'hyménée ;
Nul rayon pour dorer, sacrer la destinée.
La jeune mariée, il me semble la voir,
Plus belle que le jour paraissait sans espoir.
Au bras de son époux qui lui jura constance,
Promettant de l'aimer comme en une romance,
Elle répondit : oui ; promit que sa beauté
N'aimerait que lui seul jusqu'à l'éternité.
La noce fut sans bruit. Comme en un cimetière
Chaque tombe, envoyant son ombre à la poussière,
Projette aussi l'effroi dans les cœurs des mortels ;
Ainsi dans tous les cœurs en ces jours solennels
La mort jetait une ombre énorme, inexorable,
Et changeait chaque bruit en crainte inexprimable.
Une chaleur atroce, énervante et sans air,
Sous un ciel rouge et sombre où serpentait l'éclair
Règnait depuis deux jours. Le soir l'inquiétude
Et l'effroi redoubla malgré la lassitude.
Tout à coup vers minuit un homme entre en courant ;

Il m'attire à l'écart, et d'un air suppliant
Il me dit : " prévenez tout le monde au plus vite ;
" Le ciel prend un aspect effroyable, insolite ;
" Vous savez la fureur des derniers ouragans.
" J'ai vu périr, hélas ! ma femme et mes enfants.
" On entend d'affreux bruits monter des cimetières :
" Je crois que celles-ci sont les horreurs dernières.
" En tout cas, croyez-moi, c'est infailliblement
" L'annonce d'un cyclone ou d'un grand tremblement.
" Contre l'affreux cyclone on se met dans les caves.
" Nous vivons dans des temps bien tristes et bien graves.
" Avertissez les gens. Quel éclair effrayant !
" Tenez regarder donc, reprit-il en tremblant,
" Tout le monde qui court vers le seuil de la porte.
" La mariée en pleurs plus pâle qu'une morte
" Vient de s'évanouir ; venez, venez dehors ;
" Il faut être prudent ; ne disons rien alors."
Sur le seuil on put voir l'effroyable atmosphère
Nous empoignant déjà comme un aigle en sa serre ;
On eût dit que le temps lui-même épouvanté
Venait d'apercevoir l'immense éternité.

*

Quand le globe est frappé par un affreux cyclone,
Bien avant d'éclater, le nuage au loin tonne
Et prend à l'horizon un aspect menaçant.
Le rebord du ciel noir paraît frangé de sang ;

Le calme devient plat, mais l'ouragan s'avance ;
Chacun vers son foyer avec effroi s'élance ;
L'écho devient sonore ; un silence imposant
Règne alors dans les airs pendant quelque moment ;
Un poids lourd pèse aussi sur tout ce qui respire ;
Tout se tait, nulle brise au dehors ne soupire ;
Et la nuit est profonde ; une intense chaleur
Se fait sentir et jette une morne stupeur.
—Soudain l'éclair aveugle, et fait tomber la foudre ;
L'épouvantable éclat a-t-il tout mis en poudre ?
Les autres éléments, le vent, la grêle alors
Renversent les maisons, tuant, jetant dehors
Les femmes, les enfants, qui fuient fondant en larmes :
Tout est dans la stupeur, tout est dans les alarmes
Hélas ! ce n'est que l'ombre auprès du grand tableau
Que le temps promettait dans son aspect nouveau.
Le ciel couleur de sang du couchant à l'aurore
Terrifiait, et pourtant n'éclatait pas encore.
Mais ses éclairs étaient d'un éclat si perçant
Que l'œil épouvanté fuyait le firmament.
Ce qui rendait surtout leurs lueurs effrayantes,
C'était cette couronne en épines sanglantes
Qu'on voyait sur la nue ensanglantant les cieux
Quand l'éclair déchirait l'ombre en brisant les yeux.
Soudain on entendit un tonnerre effroyable ;
On eut dit que le ciel sous ce choc formidable

Allait tomber sur nous. Ah ! grand Dieu quel effroi !
Les glaces, les vitraux, de la cave au beffroi
Tombaient avec fracas. " O ciel ! criait la foule,
" Qu'allons-nous devenir ? Le firmament s'écroule !"
Hélas on ne voyait que les commencements ;
On n'était qu'au début des épouvantements.
Absents, ne cherchez pas à revoir vos demeures ;
Et toi, femme éplorée, hélas ! en vain tu pleures :
Nul n'essuiera tes yeux ; car les gémissements
Vont bientôt égaler l'horreur des éléments.
Le jour ne parut plus sur la face du monde ;
Les tonnerres, les vents, le ciel, l'enfer et l'onde
Conjurés contre nous tonnaient avec fureur.
Tout était confondu dans cet affreux malheur,
Et les bêtes des bois laissant là leurs tannières
Pour s'unir aux humains dans leurs terreurs dernières
Mêlaient leurs cris plaintifs aux immenses clameurs.
Cependant, sous l'éclat des sinistres lueurs,
Où se déroule, hélas ! ce drame sans exemple,
Les prêtres consternés sortaient de chaque temple
Chantant, le Christ en main, le *Parce Domine.*
Et cet hymne semblait sous ce ciel déchaîné
Un râle d'agonie au milieu d'un abîme.
Nul alors n'insulta l'adorable victime ;
Dans cette affreuse nuit, la consternation
Arrêta dans son cours la persécution.
Mais il était écrit qu'à cette heure effroyable

Dieu ne serait pour nous qu'un maître inexorable.
Car dans le même instant un grondement lointain
Qui s'approchait, ainsi qu'un grand bruit souterrain
Couvrirent les fracas de l'horrible tempête.
Ainsi qu'un flot balance un esquif sur sa crête,
De même on ressentit les affreux tremblements
Ebranlant l'univers jusqu'en ses fondements.
Les temples s'écroulaient, leurs clochers et leurs dômes
Volaient en mille éclats, blessant, tuant les hommes,
Quelle plume pourrait décrire tout l'effroi
Qu'inspirait ce spectacle. Ah ! j'ai vu près de moi
Des cratères sans fond d'où le souffre et les flammes
Sortaient en bouillonnant. J'y vis tomber des femmes.
J'ai vu des hommes nus, à demi calcinés,
Se tenant à des pins presque déracinés,
Rouler dans ces enfers. Quel affreux cataclysme !
Les astres éclataient ! " Dieu du christianisme !
S'écrièrent soudain les peuples éperdus.
Un spectacle inouï fit pleurer les élus.
Ces nations sans mœurs naguères si payennes,
En voyant des malheurs les mesures si pleines,
Se frappaient la poitrine et tombaient à genoux,
S'écriant : doux Jésus, ayez pitié de nous !
Ces cris et ces sanglots et ce ciel qui s'abîme :
De la religion la constance sublime,
Qui pleurait sur le peuple implorant l'Eternel
Les innombrables mains s'élevant vers le ciel ;

Ces bras nus décharnés, flétris par la misère,
Implorant le pardon au milieu du tonnerre ;
Tout cela toucha Dieu d'une immense pitié.
Il abréga ces maux que je narre à moitié,
Fit descendre des feux qui brulèrent le monde,
Purifièrent tout, les airs, le sol et l'onde,
Précipitant ainsi ce grand événement.
Qui devait précéder le dernier jugement.
Les cris des malheureux sous la flamme brûlante,
La peur que me faisait cette lueur sanglante
Me firent avec foi crier vers le Seigneur,
Et je le suppliai d'abréger mon malheur.
Le sol trembla soudain : une horrible crevasse
S'entr'ouvrit sous mes pieds, et bien loin dans l'espace
Je fus lancé tout droit par un volcan nouveau.
Puis un ange parut si ravissant, si beau
Qu'il éclipsait au loin tout foyer de lumière :
Il semblait commander à la nature entière.
Il me dit ne crains rien ; car je te veux du bien
Et suis ton protecteur, ton bon ange gardien.
Il dit ; et doucement il me prit sur son aile
Avec les tendres soins d'une âme maternelle
Et vint rapidement me porter ici-bas.
Je croyais sûrement revenir du trépas.

*

Trois ans se sont passés depuis ce fait étrange,

Mais j'y crois être encore : que je boive ou je mange,
Que je sois en public ou bien que je sois seul
Sur moi ce souvenir pèse comme un linceul.
Mille cris déchirants poursuivent mes oreilles ;
Je crois entendre encore les clameurs sans pareilles
D'un monde tout entier expirant dans le feu.
J'ai le cerveau rempli de ces cris : Oh ! mon Dieu !
La nuit je suis hanté de visions horribles.
Ah ! triste fin des temps, scènes indescriptibles
Où la foudre et les vents, et l'affreux bruit des flots
Couvraient à peine, hélas ! les cris et les sanglots.

FIN